



**HAL**  
open science

# Psychologie et critique du psychologisme : à l'origine de la phénoménologie, la controverse Lipps-Husserl.

Jean-François Lavigne

## ► To cite this version:

Jean-François Lavigne. Psychologie et critique du psychologisme : à l'origine de la phénoménologie, la controverse Lipps-Husserl.. Revue de Métaphysique et de Morale, 2018. hal-04789279

**HAL Id: hal-04789279**

**<https://hal.science/hal-04789279v1>**

Submitted on 18 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Jean-François LAVIGNE  
 Université Paul-Valéry, Montpellier

***PSYCHOLOGIE ET CRITIQUE DU PSYCHOLOGISME : À L'ORIGINE DE LA  
 PHÉNOMÉNOLOGIE, LA CONTROVERSE LIPPS / HUSSERL***

Theodor Lipps commença sa carrière académique à l'université de Bonn, où il enseigna en qualité de *privat dozent* dès l'âge de vingt-six ans, en 1877. C'est dans ce cadre qu'il rédige son premier ouvrage, une imposante monographie où il rend compte des acquis théoriques principaux de la psychologie de l'époque / *Faits fondamentaux de la vie psychique (Grundtatsachen des Seelenlebens)*. L'ouvrage paraît en 1883. Après une seconde publication, qui regroupe des *Etudes de psychologie* mêlées portant sur des thèmes divers (*Psychologische Studien*, Heidelberg, 1885), il ne tarde pas à orienter ses recherches vers la psychologie de l'esthétique, le domaine d'investigation auquel il doit encore aujourd'hui l'essentiel de sa réputation.

Ce sont des questions esthétiques particulières qui le préoccupent d'abord : non pas la perception des œuvres d'art, mais l'énigme du comique, et la question de la nature et de l'origine de l'humour : il publie dans les *Philosophische Monatshefte*, en 1888 et 1889, une série de six articles sous le titre général *Psychologie du comique*. (De ce problème il ne cessera d'approfondir l'étude, puisqu'il fait paraître plus tard, en 1898 dans ses *Contributions à l'esthétique (Beiträge zur Ästhetik)*, une « recherche psycho-esthétique » intitulée « Comique et humour » ; ces investigations aboutiront, en 1902, à la publication de *Komik und Humor*, à Halle). Sur la base de ses premiers travaux publiés il est nommé en 1890 à l'université de Breslau, où il ne restera que quatre ans.

Durant cette brève période, il s'intéresse en particulier à la psychologie de la perception visuelle, au phénomène des illusions d'optique (« Optische Streitfragen », 1892, *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*), et à l'ensemble des faits où se croisent perception de l'espace et sentiment esthétique (ainsi dans ses *Facteurs esthétiques de l'intuition d'espace (Ästhetische Faktoren der Raumschauung)*, Hamburg/Leipzig, 1891). Ces travaux le conduiront, dans les années suivantes, à mettre en lumière les conditions psychologiques de la perception esthétique de l'espace, dans une étude expérimentale des illusions optiques qui exercera une durable influence sur les recherches contemporaines en ce domaine : *Esthétique de l'espace et illusions optico-géométriques (Raumästhetik und geometrisch-optische Täuschungen)*, Leipzig, J.A. Barth, 1897). Son orientation de psychologue de l'esthétique se confirme donc en s'étendant au domaine du visuel, et des arts apparentés.

Toutefois, il garde contact aussi avec des thématiques plus généralement discutées alors, qui prédominent dans le débat scientifique des psychologues en ces années quatre-vingt-dix : recherches psychologiques liées à l'épistémologie : sur la mémoire, et sur la pensée logique. Assez curieusement, c'est ce secteur le moins original de son travail d'alors, représenté par le petit livre plutôt banal intitulé *Grundzüge der Logik [Aspects fondamentaux de la logique]* qui lui vaudra

d'être remarqué et discuté par l'auteur du premier volume des *Recherches logiques* en 1899.

En 1894 Th. Lipps succède à Carl Stumpf à l'université de Munich, où il enseigne jusqu'à sa mort, en 1914. C'est la période la plus féconde de sa carrière de chercheur. C'est alors qu'il élabore, sur la base d'une analyse de la projection psychologique intersubjective telle qu'il la trouve à l'oeuvre dans les arts comme dans le comportement social, sa théorie générale de l'« *Einfühlung* », selon un terme qu'il reprend à Robert Vischer (1873), pour désigner la paradoxale intériorisation des mouvements, sensations et émotions d'autrui par une assimilation projective opérée sur la base d'éléments expressifs de son comportement<sup>1</sup>. A la fin du siècle et dans les premières années du XXème, il étend l'application de son hypothèse théorique à différentes classes de phénomènes psychiques : éthiques, d'une part, sur la base de sa psychologie du vouloir (*Die ethischen Grundfragen* – recueil d'une série de dix conférences, 1899) ; et d'autre part psycho-esthétiques, dont la possibilité lui semble pouvoir par là s'éclairer. Il s'oriente ainsi vers une *théorie générale des actes psychiques* fondamentaux. Ainsi dans *Vom Fühlen, Wollen und Denken* [Sentir, vouloir et penser (1902)], et dans son *Précis de psychologie* [*Leitfaden der Psychologie*] de 1903.

Ses dernières publications marquantes sont consacrées à une théorie générale de l'esthétique : en particulier dans sa *Psychologie du beau et de l'art : Ästhetik: Psychologie des Schönen und der Kunst: Grundlegung der Ästhetik, Erster Teil*. Hamburg, 1903. Cette « première partie » est suivie, en 1906, d'une seconde, où il examine plus spécialement le rapport entre contemplation esthétique et arts plastiques (*Die ästhetische Betrachtung und die bildende Kunst*). Le dernier état de sa théorie de l'origine empathique de l'émotion esthétique est formulé également la même année 1906, dans un ouvrage de synthèse, *Einfühlung und ästhetischer Genuss*, [Empathie et plaisir esthétique].

Cet aperçu biographique fait déjà apparaître le paradoxe qui marque les relations singulières qui se noueront entre Lipps et Husserl : alors que le fondateur de la phénoménologie sera amené à revenir attentivement sur ce qui constitue, assurément, l'apport le plus original et spécifique de Lipps à la psychologie et à la philosophie, c'est-à-dire sa théorie de l'« empathie » – mais seulement plus tard, après 1903, et dans le contexte de l'élaboration de sa phénoménologie transcendantale de l'intersubjectivité ; c'est une tout autre thématique, bien moins centrale pour le psychologue de la perception visuelle et de l'humour qu'était Lipps dans les années 90, qui a déterminé leur rencontre intellectuelle, dans le contexte du débat épistémologique général sur les fondements psychologiques prétendus de la logique et de la connaissance. On peut dire en effet que le problème du statut *ontologique* des lois logiques, si décisif pour la problématique de la phénoménologie naissante, n'existait guère dans le champ des questions lippsiennes avant la parution du tome I des *Recherches logiques*.

Pour identifier ce qui prédisposait la psychologie de Lipps – comme bien d'autres conceptions contemporaines de la psychologie – à éprouver comme une contestation de ses présupposés la thématique husserlienne de l'intentionnalité, il est utile de rappeler certains des

1 Cf. « *Ästhetische Einfühlung* » [L'empathie esthétique], *Zeitschrift für psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, Leipzig 1900 ; « *Über psychische Absorption* » [Sur l'absorption psychique], *Sitzungsbericht der königl. bayer. Akademie der Wissenschaften*, Munich, 1901 ; *Einfühlung, innere Nachahmung, und Organempfindungen*, [Empathie, mimétisme intérieur et sensations organiques], 1903.

énoncés théoriques que Lipps posait comme des acquis scientifiques de base, dans son premier ouvrage de 1883, les *Grundtatsachen des Seelenlebens*.

Dans la première section, à caractère général et préparatoire<sup>2</sup>, Lipps, tout en admettant que l'on peut distinguer dans la vie psychique en général des « activités » spécifiquement différentes – sentir, percevoir, vouloir, imaginer, raisonner – récuse l'idée que cette distinction descriptive et verbale exprime une séparation réelle, qui imposerait de différencier là radicalement des « activités » ou des « facultés » spécifiques et distinctes. Dès le deuxième chapitre (« Les activités et facultés de l'âme »), il écrit :

« Cependant je ne suis pas d'avis qu'il faille simplement reconnaître l'abîme qui sépare représenter, sentir et vouloir. Je pense bien plutôt que cet abîme n'a jamais existé. Plaisir et désir sont des contenus de représentation aussi bien que le bleu et l'amer, et ils le sont dans le même sens.»<sup>3</sup>

Comme l'indique bien une telle réduction d'opérations psychiques descriptivement aussi différentes que sentir (*fühlen*) – en toutes ses variétés et degrés (sensations, perception, sentiment, affects en général) – et vouloir, à un unique statut homogène de « contenus de représentation » (*Vorstellungsinhalte*), Lipps se place d'emblée dans l'attitude critique et anti-métaphysique héritée du positivisme, qui consiste à n'accorder de validité scientifique et d'existence réelle qu'à cela seul qui s'avère « donné ». En effet, seul le *fait* de cet être-donné constitue à ses yeux le critère fondamental susceptible de guider la conceptualisation psychologique :

« Que le plaisir et le désir soient des contenus de notre perception, ou, ce qui veut dire la même chose, des produits de notre activité de représentation, au même titre que bleu, amer, dur, nous aurions aussi bien pu atteindre ce résultat de la réflexion proposée, je crois, sans faire tous ces détours. Rien ne peut être plus simple que la question débattue dont il s'agit. Sont donnés les contenus que nous désignons par les noms « bleu », « amer », « dur », et rien d'autre, pas d'activité qui produirait ces objets, ni de faculté qui rendrait possible les activités. Nous sont donnés, de même, plaisir et désir, et rien d'autre, et ils nous sont, de la même manière, uniquement et simplement *donnés* (*gegeben*). Si nous croyons devoir néanmoins admettre des activités différentes, le principe de différenciation ne peut être tiré que de ces contenus. »<sup>4</sup>

De ce point de vue ontologiquement exclusif qu'est la seule évidence du « donné » (*gegeben*), Lipps propose de concevoir l'ensemble des opérations, contenus et processus de la sphère psychique comme les formes diverses d'un même acte fondamental : le « *Vorstellen* », la *représentation*. La propriété caractéristique par laquelle il la définit, et qui en justifie l'universalité homogène, consiste en ce qu'elle produit un « objet idéal ». La manière dont il détermine le statut de cet « *ideelles Objekt* », et son rapport au représenter, situe la psychologie lippsienne commençante

2 Elle s'intitule « Remarques critiques préalables » (*Kritische Vorbemerkungen*)

3 « *Trotzdem bin ich nicht der Meinung, dass man die Kluft zwischen Vorstellen, Fühlen und Wollen einfach anerkennen sollte. Ich denke vielmehr, diese Kluft habe nie bestanden. Lust und Strebung sind Vorstellungsinhalte so gut wie Blau und Sauer, und sie sind es in demselben Sinne.* ». Th. LIPPS, *Grundtatsachen des Seelenlebens*, Max Cohen & Sohn, Bonn, 1883, p. 20.

4 Th. LIPPS, *op. cit.*, p. 23.

dans le droit fil des philosophies classiques de la représentation – avec toutes les apories et équivoques métaphysiques que cela implique :

« Notre point de départ n'est rien d'autre que le concept courant de représentation. Je me représente un objet, lorsque je produis une image de celui-ci, et que je la « place devant moi »<sup>5</sup>. C'est dans la production de cette image, ou bien, comme nous disions au chapitre précédent, de l'*objet idéal*<sup>6</sup>, que consiste l'activité de représentation. De cette image je dis qu'elle ne peut pas être là sans être consciente, parce que son existence consiste précisément dans la conscience qu'on en a. Que cette existence consiste en cela, c'est justement ce qui différencie l'objet idéal de l'objet réel, qui existe en soi et en dehors de la conscience<sup>7</sup>. Cela rend plus manifeste encore l'étrangeté des représentations inconscientes, lorsque nous remarquons qu'elles sont aussi désignées comme *non-remarquées (unbemerkt)*, demeurant *hors de l'attention*, et que nous ne *percevons*<sup>8</sup> pas leur présence en nous. Or percevoir, remarquer, prêter attention, ce n'est certes rien de moins que l'acte de se-représenter, qui recouvre toutes ces expressions, c'est produire une image ou un objet idéal. Pour redire encore ici ce qui a déjà été dit au chapitre précédent, je ne fais pas de l'arbre réel (*wirklich*) quelque chose qu'il n'aurait pas été auparavant, lorsque je le perçois ou le remarque, je ne le fais pas passer à une autre forme d'existence, je ne le transforme pas d'un arbre-non-perçu en un arbre-perçu, d'un arbre existant hors de ma conscience en un arbre qui aurait aussi de l'effectivité à l'intérieur de ma conscience ; mais je forme (*hervorbringen*) une image, qui lui correspond ou non, je redouble donc dans une certaine mesure, sans endommager l'arbre objectif, son existence. Ainsi par conséquent, le percevoir ou le remarquer de la représentation d'un objet, ne peut vouloir désigner une activité qui se rapporterait à la représentation, ou se mettrait à la modifier, à en faire quelque chose d'autre que ce qu'elle était auparavant ; au contraire, le percevoir ici ne peut signifier rien d'autre que le fait qu'une image de la représentation se trouve produite (*erzeugt*), image qui laisse la représentation elle-même intacte, et donc vient s'ajouter à l'image qu'est la représentation (*dem Vorstellungsbild*). [...] »<sup>9</sup>

Caractéristique de ce premier état de la pensée de Lipps est la conception du représenté, en tant que corrélat objectal de l'acte de représentation, comme « image » : le corrélat idéal de l'acte de représentation est ainsi interprété comme un double de l'objet effectif (que cet objet soit réellement effectif, ou seulement supposé), double qui fait écran entre la conscience et l'objet effectif éventuel, c'est-à-dire entre la subjectivité et l'étant. On constate donc là cette confusion, typique du psychologisme de l'époque, entre objet intentionnel et image mentale qui rend impossible une théorie cohérente de la connaissance, puisqu'elle maintient, à côté du point de vue psychologique

5 Lipps développe simplement ici le sens littéral du verbe allemand « *vorstellen* », et la métaphore qu'il comporte (vor = devant ; *stellen* = placer, poser)

6 Souligné par nous.

7 Idem.

8 Ces italiques sont de l'auteur.

9 *Grundtatsachen des Seelenlebens*, Section I, chap. 3, p. [29], « De la représentation et de la conscience ». Traduction inédite.

selon lequel l'acte de représentation est envisagé comme un processus d'objectivation subjective, le point de vue métaphysique, simplement présupposé, pour lequel il va de soi que l'objet, s'il existe effectivement, existe en soi en dehors de la sphère du représenté. Lipps ne semble pas apercevoir la moindre contradiction entre l'interprétation de toute activité cognitive comme « représentation », et donc comme production d'une image subjective, double subjectif de l'objet, et d'autre part son affirmation d'une existence absolue de l'objet en soi, qui va jusqu'à lui faire caractériser la production de cette image comme un « redoublement » de l'« existence » de cet objet.

La présupposition ici à l'œuvre est manifestement ce naturalisme fondamental sur lequel Husserl, plus tard, dans l'élaboration de sa critique phénoménologique de la connaissance en tant qu'activité intentionnelle, attirera l'attention sous le nom d'« attitude naturelle ». Ce paradoxe étrange d'un représenté–corrélat qui tout à la fois représente et fait écran, d'une image de l'objet qui en même temps le cache, semble à Lipps si inévitable et naturel, qu'il va jusqu'à concevoir l'attention réfléchissante portée sur une représentation comme l'opération de redoublement d'une image, et donc la *production d'une image d'une image*. Jamais la question de la simple possibilité d'identifier ici un rapport de *similitude*, de la relation de *ressemblance* avec un modèle supposé, qui constitue toute image en tant que telle, comme « image... de », n'affleure dans le texte, ni ne semble poser le moindre problème à l'auteur.

A partir d'une telle position initiale, on conçoit quelle puissance de bouleversement détenait l'introduction du concept brentanien d'intentionnalité dans le champ de la psychologie descriptive de la connaissance – introduction dont Husserl, dans la phase de préparation et rédaction de ses *Recherches logiques*, fut l'un des principaux artisans.

\*

L'autre volet des premiers travaux de Theodor Lipps, qui l'amènera à entrer en rapports étroits d'échange intellectuel et de concurrence avec la phénoménologie à ses débuts, c'est son essai sur les principes fondamentaux de la logique paru sous le titre *Grundzüge der Logik*, en 1893. Dans l'esprit de l'auteur, il ne s'agissait pas là d'un traité fondamental visant à faire accomplir à la logique une avancée scientifique nouvelle et décisive ; mais plutôt de proposer, sous une forme assez succincte, un exposé synthétique des énoncés de base qu'un psychologue de l'activité cognitive pouvait considérer, au début des années 1890, comme des acquis scientifiques, touchant l'origine et le statut des propositions logiques.

Le premier de ces acquis est donc nécessairement un concept déterminé de la logique elle-même. Dans la Section I de l'ouvrage, au premier chapitre, sous le titre « La tâche », Lipps définit la logique comme « la théorie des formes et des lois de la pensée ». A titre d'explicitation de cette définition, il ajoute :

« Déclarer expressément qu'elle est la science des lois *normatives* de la pensée, ou bien la théorie de la pensée *correcte* (*richtig*), ce n'est pas nécessaire, puisque nous pensons toujours correctement, dans la mesure où nous pensons. Il serait entièrement dénué de pertinence de désigner la logique comme une science normative, si par là on sous-entendait une opposition entre elle-même et les sciences portant sur des faits (*Wissenschaften von Tatsachen*). La question de savoir ce que l'on doit (*solle*) faire se ramène toujours à la question de savoir ce qu'il faut (*müsse*)

faire si l'on doit atteindre un certain but ; et cette question à son tour équivaut à se demander comment le but *est en fait* atteint. »<sup>10</sup>

Une telle prise de position, contre toute distinction entre le cours idéal de la pensée et son développement psychologique empirique – outre qu'elle rend énigmatique la possibilité même de l'erreur logique – indique clairement l'intention positiviste de l'auteur : il s'agit pour lui de fonder la validité des lois logiques sur la seule base ontologique des *faits*, et par conséquent de rendre compte de la valeur référentielle, ou normative, de la logique en termes de *données factuelles*. Cette position entraîne évidemment une cécité théorique totale à l'égard de la normativité. Mais cet inconvénient semble à Lipps moins préjudiciable à la science logique que l'interprétation des lois de la pensée en termes de devoir-être. Or, en raison de l'adoption préjudiciable d'un point de vue psychologique d'inspiration positiviste, il lui est impossible de distinguer entre idéalité et devoir-être.

C'est là chez Lipps une conviction assez ancienne, pour ainsi dire même originelle, qui s'exprimait déjà en 1880 dans un article des *Philosophische Monatshefte* intitulé « La tâche de la théorie de la connaissance [*Die Aufgabe der Erkenntnistheorie*]. On pouvait y lire :

« [...] les règles d'après lesquelles on doit procéder pour penser correctement ne sont pas autre chose que celles d'après lesquelles on doit procéder pour penser comme le veut la nature propre de la pensée, sa légalité particulière ; en bref, elles sont identiques aux lois naturelles de la pensée elle-même. La logique est une physique de la pensée, ou bien elle n'est rien du tout. »<sup>11</sup>

Sur la base de ce présupposé clairement naturaliste, le jeune Lipps ne pouvait concevoir et déterminer la pensée logique autrement que comme l'exercice d'une activité psychique factuellement déterminée, et donc comme un processus de part en part *psychologique*. Aussi écrit-il, dans ses *Grundzüge der Logik* de 1893 :

« La logique est une discipline psychologique, aussi vrai que le connaître n'advient (*vorkommt*) que dans la psychè, et que l'acte de penser qui s'accomplit dans ce connaître est un événement psychique. Le fait que, pour la psychologie à la différence de la logique, l'opposition entre connaissance et erreur n'entre pas en ligne de compte ne peut pas vouloir dire que la psychologie donne pour identiques ces deux situations (*Tatbestände*) psychiques différentes, mais seulement qu'elle a à les rendre compréhensibles l'une et l'autre également. Mais, que la psychologie se résorbe dans la logique, personne naturellement ne défend cette opinion. Précisément le fait que la logique soit une sous-discipline spéciale de la psychologie suffit à les distinguer clairement. »

On reconnaît, dans la première proposition de cet extrait, le syllogisme verbal que relève en premier lieu Husserl lorsque, au § 18 de ses *Prolégomènes*, il formule et synthétise l'argumentation des psychologues. La conséquence de ce raisonnement, qui repose sur l'objectivation immédiate de la subjectivité, requalifiée en « psychè », c'est de résorber la logique dans la psychologie à titre de partie dépendante particulière.

10 Theodor LIPPS, *Grundzüge der Logik*, (1893), § 1.

11 Theodor LIPPS, *Die Aufgabe der Erkenntnistheorie*, *Philosophische Monatshefte*, XVI, 1880, pp. 530-531. Cité par Husserl dans : *Recherches logiques*, tome I, *Prolégomènes à la logique pure*, p [55], trad. fr. p. 60.

Si donc Lipps apparaît aux yeux de Husserl, avant 1900, comme l'un des représentants exemplaires et typiques – aux côtés de Wundt et Sigwart – du psychologisme dans la théorie de la connaissance<sup>12</sup>, c'est dans la mesure où l'auteur des *Prolégomènes à la logique pure* n'a abordé l'œuvre de Lipps antérieure à 1896 que sous l'angle spécial que lui prescrivait sa propre problématique : la question du rapport des idéalités logico-mathématiques aux actes empiriques réels de la pensée. Beaucoup d'autres dimensions des recherches psychologiques de Lipps – en esthétique, sur l'espace, sur l'humour, sur la théorie des opérations psychiques en général – lui demeurèrent donc vraisemblablement étrangères, au moins jusqu'à la parution des *Recherches logiques*. La correspondance entre Lipps et Husserl, ou du moins ce qui nous en est parvenu, ne comporte que trois lettres, qui s'échelonnent de décembre 1903 à mai 1904. Elle ne permet donc pas d'évaluer le degré de familiarité que Husserl pouvait avoir vis-à-vis des travaux de Lipps qui ne concernaient pas l'épistémologie. Le seul texte husserlien postérieur à la parution des *Grundzüge der Logik*, et antérieur à 1902, est la recension que Husserl fit d'un article de Lipps dans son *Compte-rendu des ouvrages allemands de logique de l'année 1894*, publié en 1897. Mais cet article de Lipps, qui défend la distinction dans le jugement entre des catégories « subjectives » et des catégories « objectives », se maintenait dans les limites de la problématique *logique* au sens strict, et ne touchait pas à la question du soubassement psychologique de ces catégories. De plus, Husserl choisit, sans doute pour des raisons très pratiques, de s'en tenir à un rapport factuel, résumant le contenu sans commentaire critique personnel. Tout en saluant la qualité et la richesse du travail de pensée de Lipps, il s'excuse de ne pouvoir engager une discussion sur le fond :

« L'auteur nous offre dans cet essai, élaboré à l'origine comme un chapitre de ses *Grundzüge*<sup>13</sup>, un sérieux morceau d'un travail de logique systématique. Ma brève recension ne peut prétendre épuiser tout le contenu des pensées qu'on y trouve, qui offriraient mainte matière à de stimulantes discussions ; sa tâche ne peut que se limiter à en caractériser les pensées principales, et leur enchaînement systématique. »<sup>14</sup>

Et de fait on ne trouve dans ce compte-rendu aucune incidence, même minime, du travail d'analyse personnelle que menait pourtant, simultanément, le futur auteur des *Recherches logiques*.

D'après les documents dont nous disposons, il semble donc que, jusqu'à la parution de ses *Recherches*, Husserl n'ait vu en Lipps qu'un psychologue de la logique illustrant de manière caractéristique la thèse du psychologisme logique le plus radical. Ce radicalisme strict constituait d'ailleurs, aux yeux de Husserl, le mérite principal de Lipps : si d'un côté il note que, comme la logique de Wundt, celle de Lipps « effleure à peine les ultimes problèmes de principe », il ajoute que celui-ci « prend fait et cause pour le psychologisme d'une manière si originale et si conséquente que, depuis Beneke, nous n'en trouvons guère d'autre qui répugne autant à tout compromis, et qui

12 Voir sur ce point, en particulier, *Recherches logiques*, tome I, § 40, p.[137], trad. fr. p. 151.

13 Il s'agit bien entendu des *Grundzüge der Logik* publiés par Lipps en 1893, et dont Husserl examinait et critiquait les thèses, au même moment, dans le manuscrit alors en cours de rédaction de ses *Prolégomènes à la logique pure*.

14 E. HUSSERL, Recension de Th. LIPPS, « Subjektive Kategorien in objektiven Urteilen », *Philos. Monatsh.*, 30, 1894 ; in « Compte-rendu des ouvrages allemands de logique de l'année 1894 », *Archiv für systematische Philosophie*, n°3, (1897), p. [235]-[238] ; éd. de référence : *Husserliana XXII, Aufsätze und Rezensionen* (1890-1910), « Bericht über deutsche Schriften zur Logik aus dem Jahre 1894 », p. 142-145. Trad. fr. J. English, *Articles sur la logique*, Paris, PUF, 1975, pp. 190-194. (traduction personnelle)



pénètre aussi profondément dans toutes les ramifications de cette discipline. »

\*

Que telle ait été la perception que Husserl pouvait avoir de Lipps et de son travail autour de 1900–1901 rend d'autant plus remarquable, sinon énigmatique, l'évolution ultérieure des relations entre les deux penseurs : Tandis que le psychologisme initial, si décidé, de Lipps ne pouvait guère survivre à l'examen critique dirimant que lui infligeait l'auteur des *Prolégomènes à la logique pure* ; en revanche, en 1913, la préface que Husserl écrit pour la *deuxième* édition des *Recherches logiques* fait état de la révision profonde à laquelle Lipps a su soumettre ses convictions théoriques après 1901, et d'un changement correspondant dans l'attitude de Husserl. Ce dernier écrit en effet :

« Je dois expressément attirer l'attention sur les liens qui existent entre cet écrit de 1899, que, pour l'essentiel, je me suis contenté de rajeunir, et l'époque de sa rédaction. Depuis sa publication, quelques-uns des auteurs que je considérais comme les représentants du psychologisme (logique) ont fondamentalement modifié leur position. Par exemple, Th. Lipps, dans ses ouvrages extrêmement importants et originaux écrits depuis 1902 environ, n'est plus du tout le même que celui que je cite ici<sup>15</sup>. »

Si Husserl fait remonter à 1902 le commencement, chez Lipps, d'une nouvelle manière de comprendre et de pratiquer la psychologie, c'est que cette année 1902 vit paraître deux nouveaux ouvrages importants de Theodor Lipps, que celui-ci prit soin de signaler à l'attention de Husserl dans une lettre du 8 décembre 1903 ; cette lettre accompagnait l'envoi, par l'auteur, de son tout dernier essai, le *Précis de psychologie (Leitfaden der psychologie)* qui venait juste de paraître. En envoyant à Husserl cet exemplaire de son dernier ouvrage, Lipps s'adressait principalement à l'auteur des recensions critiques publiées en 1897 dans l'*Archiv für systematische Philosophie*, qui avait signalé au public la qualité et le sérieux de ses analyses. Et il saisissait du même coup l'occasion pour solliciter de lui l'examen, ou au moins la mention, des deux livres précédemment parus en 1902 : *Sentir, vouloir et penser [Vom Fühlen, Wollen und Denken]* ; et *Unités et relations [Einheiten und Relationen]*. Mais la lettre de Lipps n'est pas dictée seulement par un légitime souci publicitaire : elle manifeste surtout, d'une manière assez explicite, le désir de se rapprocher de Husserl, et de gagner à la fois son estime scientifique et sa sympathie personnelle. Plusieurs formules montrent que l'auteur de la lettre cherche manifestement à établir avec le destinataire une relation de connivence privilégiée :

« Munich, 8 décembre 1903.

Très honoré collègue,

En même temps que ces lignes, je prends la liberté de vous envoyer un exemplaire de mon *Précis de psychologie*. L'exposé est par endroits quelque peu dogmatique ; mais c'est le but du livre qui l'implique. Peut-être la critique donnera-t-elle occasion d'y apporter justifications et plus ample développement. Puisque je me préoccupe également d'établir des concepts logiques, je vais probablement tomber aussi sous le coup de votre critique dans l'*Archiv für systematische Philosophie*.

15 Nous soulignons.

J'attends cette critique avec un intérêt tout particulier ; vous êtes assurément du tout petit nombre de ceux qui savent ce que c'est que les faits logiques, et par conséquent aussi les faits psychologiques. Au cas où vous devriez mentionner également les deux ouvrages intitulés *Vom Fühlen, Wollen und Denken*, et *Einheiten und Relationen*, je vous prie de les considérer à la lumière du *Précis*. »

La suite de la lettre indique qu'un premier échange de correspondance a déjà eu lieu, Husserl ayant envoyé à Lipps un tiré-à-part de ses articles de recension parus en 1903. Dans le quatrième article en particulier, Husserl se montrait rigoureusement critique à l'égard du dernier livre de Wilhelm Jerusalem, *La fonction de jugement* [Die Urteilsfunktion], paru en 1895. Lipps prend occasion de cette appréciation critique négative pour se ranger au côté de Husserl et se démarquer ainsi d'une forme sommaire de psychologisme, dont Jérusalem et Cornelius sont à ses yeux les représentants :

« Les articles critiques que vous venez de m'envoyer m'ont fait grand plaisir, et je vous en remercie infiniment. Je suis totalement d'accord avec vous, avant tout en ce qui concerne M. Jerusalem. D'une façon générale, il me semble que nous avançons, vous et moi, pour l'essentiel sur le même chemin. C'est seulement avec votre terminologie que j'ai parfois quelque peine à me familiariser. Il me semble qu'elle pourrait être plus simple. Il arrive qu'elle soit pour moi encore trop – psychologue. Il m'est arrivé une fois, moitié plaisantant moitié sérieusement, de dire à mes élèves les plus proches – qui étudient vos *Recherches logiques* avec une grande application – qu'il fallait qu'un jour l'un d'eux écrive un essai polémique contre vous sous le titre « Le psychologisme de Husserl ». A la vérité, pour le moment, le psychologisme de Cornelius – qui a tant d'acuité d'esprit pour passer à côté des problèmes – est pour nous plus évident. L'homme n'est pas aussi confus que Jerusalem, mais il est peut-être plus incurable. »<sup>16</sup>

Cette attitude de Lipps laisse penser que les *Recherches logiques* ont probablement déterminé chez lui une sérieuse prise de conscience critique, qui l'aura amené à préciser – sinon à modifier – sa conception de l'objet et de la méthode de la psychologie. Après la parution des *Prolégomènes à la logique pure*, en effet, le problème pour les psychologues allemands issus de Wundt devenait : Comment échapper aux apories du psychologisme, tout en demeurant psychologue ? – Ce qui, méthodologiquement, signifie : Comment concevoir l'*objectivité* des processus psychiques sans les penser selon les catégories de l'objet physique, sans en faire des *réalités* ?

Significatif à cet égard est le soin que Lipps a de préciser à Husserl que c'est « à la lumière du *Précis* » qu'il lui faut désormais interpréter ses deux publications de 1902, dont l'une touche à la psychologie générale, et l'autre à la psychologie des catégories logiques fondamentales : Lipps désigne lui-même ses textes de 1902-1903 comme un moment tournant dans son évolution telle qu'il la présente à Husserl. Et c'est son *Leitfaden der psychologie* de 1903 qui a, à ses yeux, valeur de référence, pour sa nouvelle conception, post-psychologiste, de la psychologie. Il le répète d'ailleurs, vers la fin de la lettre, au sujet d'un autre écrit un peu plus ancien, remontant à 1899 :

---

16 E. Husserl, *Briefwechsel*, vol.II, *Die münchener Phänomenologen*, p. 121-122 ; (traduction personnelle, inédite)

« À ce qu'on m'a dit, vous vous occupez maintenant de la logique de la connaissance éthique. Qu'il y ait en général une telle logique selon vous, voilà qui m'est une preuve que nous allons converger, l'un et l'autre, sur ce point aussi. Malheureusement, dans mes « *Questions éthiques fondamentales* » cette logique ne fait pas entièrement valoir son droit. Là aussi, le *Précis* veut apporter un complément. [...] »

Lipps est manifestement très soucieux de se rapprocher de Husserl, et de le convaincre qu'il se range à ses côtés dans la controverse, qui alors bat son plein en ces années 1902-1904, touchant le statut épistémologique de la psychologie. Le nouveau débat tourne principalement autour de la question du « psychologisme » : à cause de l'effet puissant produit par la radicalité et la clarté systématique de la critique husserlienne de toute fondation psychologique de la logique, nombre de philosophes et épistémologues en vue éprouvent le besoin de s'expliquer, à leur tour, sur le rapport de la psychologie à la logique et à la philosophie : le grand Dilthey lui-même décide de consacrer aux *Recherches logiques* son séminaire de l'université de Berlin ; Natorp, Schuppe, et plusieurs autres, prennent position, dans des recensions, sur la portée de l'anti-psychologisme déclaré de Husserl. Le choix de Theodor Lipps a été d'adopter, dans ce contexte, une position méthodologique très proche de celle que les *Recherches logiques* caractérisent sous le nom de « phénoménologie ». Lipps insiste à plusieurs reprises sur son sentiment d'une convergence théorique entre Husserl et lui-même. Et ce n'est pas sans lucidité, ni pertinence, qu'il relève avec un brin de malice, l'existence d'une forme de *psychologisme*, atténuée mais réelle, dans la conception et la pratique de cette (première) « phénoménologie », qui se veut et se déclare expressément « psychologie descriptive ».

Le vif désir manifesté par Lipps d'être considéré par Husserl comme théoriquement proche de lui sur la question de l'approche psychologique de la connaissance, et de se démarquer des psychologues naturalistes les plus obstinés, dont Hans Cornelius représente alors le type parfait, oblige l'interprète historien à se poser deux questions :

1° La compréhension et la pratique de l'approche psychologique du vécu cognitif se sont-elles véritablement modifiées, depuis les *Grundzüge der Logik* de 1893, chez l'ancien élève de Wundt qu'était Theodor Lipps ?

2° Quelle a été la réaction de Husserl, devant cette tentative de rapprochement scientifique, qui visait à dépasser l'opposition tranchée établie par les *Prolégomènes* entre la position philosophique de Lipps et la phénoménologie descriptive du vécu intentionnel ?

Pour répondre à la première de ces questions, il faut se tourner vers ce *Précis de psychologie* que Lipps publie en 1903, et qu'il recommande à Husserl comme le texte de référence permettant d'identifier sa position. Y trouve-t-on l'expression d'une mutation épistémologique, qui rapprocherait la conception lippsienne de la psychologie de sa pratique phénoménologique chez le premier Husserl ? On constate, de fait, que dès l'introduction de son chapitre I, Lipps prend soin de définir la psychologie non plus comme science des processus de pensée ou de représentation, mais comme la théorie des « contenus de conscience, ou vécus de conscience en tant que tels », et de préciser le statut ontologique de ces « contenus » ou « vécus » par la référence à leur seul apparaître, en tant que « phénomènes de conscience ». Il écrit :

« La psychologie est la théorie des contenus de conscience, ou vécus de conscience en tant que tels. C'est la même chose, que je dise : « Elle est la théorie des apparitions de conscience » (*Bewusstseinserscheinungen*), ou « phénomènes de conscience ». Cependant on objectera : Des « apparitions » présupposent chaque fois quelque chose qui en elles apparaît. Précisons.

Des « contenus de conscience » ne se laissent pas définir ; on ne peut que proposer d'autres expressions, synonymes : ils sont l'immédiatement trouvé-déjà-là (*Vorgefundene*) ou vécu, ce qui m'est immédiatement présent, ou devant l'esprit (*vorschwebende*) ; les « images » que j'ai ; ce qui, par les sens ou intérieurement, est vu par moi, ou entendu, etc. ; le senti, perçu, représenté, ressenti (*Gefühlte*) par moi.

Mais c'est de façon parfaitement déterminée que nous pouvons dire ce qui fait des contenus de conscience, pour nous ou pour notre conscience, les contenus de conscience qu'ils sont, ou ce qui les *caractérise* comme tels, quel vécu par exemple j'ai en vue lorsque, d'un bleu que je vois ou me représente, je dis non seulement qu'il est bleu, clair ou foncé, plus ou moins saturé, mais aussi, en outre, que c'est un contenu de conscience (*es sei Bewusstseinsinhalt*).

Ce vécu est précisément ce trouver-déjà-là (*Vorfinden*), ou cet être-trouvé-déjà-là (*Vorgefundensein*). C'est la présence-devant-mon-esprit (*das mir Vorschweben*) des contenus ou images, ou mon avoir intérieur de ceux-ci. C'est le « sentir » ou « représenter ». C'est-à-dire il consiste en la *relation*, co-vécue ou co-trouvée avec chaque contenu, bien connue de tout un chacun mais impossible à décrire de plus près, *des contenus* au *point central* de la vie de conscience, dénommé le « Je », et que je désigne justement de ce nom. C'est la conscience de l'*appartenance* à moi, ou à ce *Je* ; la conscience de l'« être mien », telle qu'elle s'énonce dans les tournures comme « mon contenu de conscience », « ma sensation », ou « ma représentation ». »

La différence du critère définitionnel est manifeste : ce n'est plus la fonction représentative, attribuée à un acte de penser qui serait lui-même constatable sans plus à titre de fait (*Tatsache*), qui caractérise désormais l'objet de la psychologie, mais le pur *apparaître-comme-déjà-donné*, dans un « trouver-déjà-là » ou « être-trouvé-d'avance » (*vorfinden, Vorgefundene*) qui se confond avec l'être-donné du vécu phénoménologique, accessible à la description pure, que prônent les *Recherches logiques*. C'est exactement en ce même sens que Husserl, la même année 1903, dans la célèbre recension de l'article d'Elsenhans où il redéfinit la phénoménologie qui est la sienne, caractérise les objets de cette phénoménologie comme « données immédiates de la conscience » (*unmittelbare Bewusstseinsgegebenheiten*)<sup>17</sup>. C'est ce simple et pur apparaître à la conscience que Lipps désigne, faute de pouvoir le définir, comme ce qui est immédiatement présent à l'esprit, ou « flotte devant » (*Vorschwebende*) celui-ci. La factualité du fait empirique, qui assumait le statut du pur donné – délesté de tout résidu métaphysique – dans la pensée positiviste, a donc cédé la place au donné phénoménal, au simple apparaissant immédiatement conscient ; c'est déjà la marque notable d'une évolution, en direction d'une appréhension « phénoménologique » du vécu psychique.

17 Cf. E. HUSSERL, *Archiv für systematische Philosophie*, 9, (1903), p. 398 ; *Husserliana* XXII, p. 206, l. 16-17.

Cependant, cette phénoménalité immédiate du vécu comme simple « contenu » pré-trouvé de l'état actuel de conscience, Lipps hésite encore à la prendre dans toute sa pureté, c'est-à-dire à la détacher de tout *substrat* fondamental subsistant : Aussi ne renonce-t-il pas à la distinction entre ces apparitions qu'il nomme phénomènes, et « quelque chose qui en elles apparaît ».

Au contraire, sa stratégie méthodique va consister, d'une part, à définir comme critère, fondement et limite de cette phénoménalité la simple appartenance au Je conscient, dénommé « Je affectif » ou « moi éprouvé » (*Gefühls-Ich*) – et d'autre part à référer l'ensemble de ces contenus de conscience fluents du Moi-éprouvé à un *Moi réel*, qu'il nomme aussi « le réel psychique » (« *das psychisch Reale*), et qui constitue à ses yeux le *substrat* qui *se manifeste à travers* les phénomènes ou « apparitions » (*Erscheinungen*) psychiques, et qui est soumis à un enchaînement causal dont l'explication relève de la psychologie, prise cette fois en tant que science *explicative* de la nature.

Le *premier moment* de cette distinction est posé dès l'introduction du premier chapitre, à la p. 2 de l'édition originale :

« J'insiste sur ce point : Le Je dont je parle ici est l'immédiatement vécu, le Je conscient immédiat, ou comme nous pouvons le dire aussi en anticipant sur ce qui va suivre, le Je affectif (*Gefühls-Ich*), ou le sentiment-de-Je (*Ichgefühl*). De même, le sentir et le se-représenter dont il est ici question est le sentir et le représenter *immédiatement vécu*. C'est l'« acte » *phénoménal* du sentir et du se-représenter, l'être-rapporté des contenus au Je, en tant que *vécu de conscience* immédiat.

Cet être-rapporté-au-Je est propre à tous les contenus de conscience ou phénomènes de conscience comme tels ; c'est un phénomène partiel de ceux-ci, une face des phénomènes, à savoir justement cette face en raison de laquelle je désigne les contenus de conscience précisément comme des contenus de conscience. A tout contenu de conscience appartient ce rapport au Je. Donc appartient aussi à tout contenu de conscience le Je immédiatement vécu, ou Je-affectif, ou sentiment-du-Je.

C'est dans le rapport de tous les contenus de conscience à ce point central, ou bien dans l'appartenance de tous les contenus de conscience à l'unique Je-conscient, que consiste *l'unité de la conscience*. »<sup>18</sup>

Si Lipps consono bien avec l'auteur de la V<sup>e</sup> *Recherche logique* sur l'identification du Je avec l'unité de la conscience, et sur l'appartenance immédiate des contenus vécus phénoménaux au Je conscient, en revanche il est moins clair que Husserl sur le rapport entre ce Je immédiatement conscient de soi et le flux ou « faisceau » des vécus de conscience : tandis que dans la V<sup>e</sup> *Recherche* Husserl assimile clairement le Je à l'unité du faisceau des vécus intentionnels, et par là-même récuse toute idée d'un Je pur ou d'un *ego* identique à travers le flux, l'exposé de Lipps reste, lui, beaucoup plus ambigu, puisque le Je est dénommé aussi « point central » et caractérisé comme « un phénomène partiel » des phénomènes de conscience, comme si le Je se trouvait présent, à titre de moment interne, dans chacun des actes de la conscience. Cette dernière position, l'immanence de l'*ego*, en qualité d'*ego* pur, à la structure de chaque vécu intentionnel, sera – comme l'on sait – celle de l'auteur des *Idées directrices... I*, en 1913 ; mais ce sera au prix d'un démenti formel apporté, par la seconde édition des *Recherches logiques*, à la thèse initialement exposée dans leur édition de

18 Th. LIPPS, *Leitfaden der Psychologie*, (1903), Section I, Fondation. Chap. I : Introduction. Tâche et Méthodes. La conscience. (p. 1-2)

1901.

En revanche, le second moment de la distinction – le Je réel en tant que « réalité psychique » – s'impose à Lipps en vertu de l'exigence méthodique et scientifique de dépasser le domaine des contenus de conscience, afin d'élaborer une psychologie non plus simplement descriptive, mais explicative, susceptible d'établir entre ces contenus de conscience des relations *causales*. C'est ainsi que Lipps expose, dès cette même Introduction, ce qu'il nomme « la tâche » de la psychologie, et qu'il divise cette dernière en deux opérations : classification, analyse et comparaison d'une part ; insertion dans un *enchaînement causal* d'autre part :

« Mais la psychologie a, vis-à-vis des contenus de conscience, une double tâche. La première est celle d'enregistrer, analyser, comparer, ordonner de façon systématique les contenus trouvés-déjà-là (*vorgefundenen*), et de mettre en évidence la légalité que pour ainsi dire on peut trouver immédiatement en ceux-ci. L'autre tâche est de les faire entrer dans l'ordre d'un enchaînement causal. La première est la tâche phénoménologique (*die phänomenologische*), ou de description pure ; cette dernière est la tâche explicative (*erklärende*).

Or cette dernière tâche conduit aussitôt la psychologie à dépasser les contenus de conscience. Tant que je me borne à simplement considérer les contenus de conscience tels que je les *vis*, ou que je les *trouve* immédiatement, je ne trouve entre eux aucune relation de causalité. Je ne trouve aucune formation nécessaire (*notwendiges Hervorgehen*) de l'un à partir de l'autre, mais au lieu de cela, l'arbitraire (*Willkür*). [...] ».

Or, l'introduction de relations causales dans l'élément du psychique oblige à établir des relations de dépendance nécessaire, non pas entre apparitions ou phénomènes immédiatement donnés à la conscience, mais entre des événements objectifs, censés transcender la sphère de la conscience et de la représentation :

« Mais la relation causale est une relation de nécessité, la conscience de cette relation est la conscience que, sous certaines conditions déterminées, ceci doit se produire, et qu'un autre événement, à sa place, est impossible.

Et la relation causale est, en outre, une relation de nécessité entre des réalités *objectivement effectives* (*zwischen objektiv Wirklichem*). Qu'un quelque chose quelconque, un A, soit la cause d'un autre, d'un B, cela veut dire : si je suppose que A existe, alors il faut, non pas que *je me représente* B, mais que je le pense ou le *reconnaisse* comme existant *indépendamment* de ma conscience. La pensée causale conduit donc, de par sa nature, à dépasser les vécus de conscience. Il est impliqué dans le *sens* de la relation causale, qu'elle ne peut pas être une relation entre des vécus de conscience comme tels.

Pourtant, l'exigence demeure d'établir une connexion causale également entre les vécus de conscience ou les phénomènes de conscience. Mais cela ne peut précisément avoir lieu que par la médiation d'une réalité *objectivement effective*, ou à travers un réel, c'est-à-dire de telle sorte que les vécus de conscience, pour leur part, soient rattachés à un réel. La connexion causale entre vécus de conscience n'est, en d'autres termes, rien d'autre, et ne peut rien être d'autre, que la connexion causale

d'un réel qui se trouve posé à leur fondement (*das ihnen zugrunde gelegt wird*), ou dont ils sont conçus comme les « apparitions ». »<sup>19</sup>

C'est donc en vertu de l'exigence méthodologique de la constitution d'une psychologie causaliste explicative, susceptible de transposer dans la psychologie les procédés d'une science de la nature, que Lipps en arrive à poser, non certes comme une réalité métaphysique ou un donné substantiel, mais comme *un corrélat nécessaire de la pensée scientifique*, l'unité trans-phénoménale et infra-consciente d'un *Moi réel*, censé constituer le *substrat* – inapparent, infra-phénoménal – de toute activité psychique :

« Ainsi est en même temps établi le sens du « psychique réel ». Ce psychiquement réel est l'élément réel (*das Reale*) que nous co-posons en pensée dans les vécus de conscience comme tels, et qu'il nous faut penser (*das wir... denken müssen*) en vertu de la nécessité de concevoir l'enchaînement immédiatement pré-trouvé de ceux-ci, ou, en bref, l'enchaînement psychique phénoménal, comme un enchaînement causal<sup>20</sup>. De même que le réel physique, ainsi le psychique réel se trouve pensé tel qu'il doit être pensé, conformément à la nature des apparitions et de leur enchaînement « phénoménal », en vertu de la nécessité de leur mise en connexion causale. Et en même temps, en tant que *psychiquement* réel, il ne peut être pensé, ou déterminé, qu'avec ces déterminations particulières qu'exigent justement les phénomènes psychiques, *en tant que psychiques*. »<sup>21</sup>

Theodor Lipps est ainsi amené à déterminer la relation entre le Moi phénoménal (le « Je-affectif ») et ce Moi réel transphénoménal, de telle façon que le premier reçoit le sens d'être l'apparition (« *Erscheinung* »), ou la manifestation consciente du second :

« Et, du fait que nous concevons l'enchaînement phénoménal comme l'apparition d'un enchaînement causal de l'élément réel, le Je réel devient nécessairement la première condition, ou le fondement réel permanent (*bleibenden realen Grunde*) de l'existence des processus psychiques (*Vorgänge*). Il devient leur *substrat*<sup>22</sup>. Et ce, pour nulle autre raison que celle-ci — comme nous l'avons vu plus haut : tous les *vécus de conscience* apparaissent immédiatement liés au Je *phénoménal* identique (*gleichbleibende*), comme à la condition de leur existence. Ce substrat, c'est l'« âme ». »<sup>23</sup>

On voit donc que Lipps, s'il adopte, dans son *Manuel de psychologie* de 1903, une approche descriptive et phénoménale des vécus de conscience qui rappelle à juste titre la psychologie descriptive que pratiquait Husserl dans ses *Recherches logiques*, et qu'il nommait déjà « phénoménologie », cette détermination phénoménale des événements psychiques comme « contenus de conscience » simplement trouvés à l'état immédiat n'est qu'un premier stade de sa psychologie, et ne l'empêche nullement d'adosser la sphère du vécu phénoménal à la position d'un Real psychique en soi, trans-phénoménal, censé satisfaire aux exigences d'une science explicative

19 Th. LIPPS, *Leitfaden der Psychologie*, p. 5-6. (traduction inédite)

20 Nous soulignons.

21 Th. LIPPS, *op. cit.*, p. 7. (traduction inédite)

22 Souligné par nous.

23 Th. LIPPS, *op. cit.*, p. 9. (traduction inédite)

causale de la nature. Dans cette mesure, la psychologie rénovée du Lipps d'après 1902 n'est pas à proprement parler phénoménologique, si par « phénoménologie » on entend une analyse des actes de conscience détachée de toute préoccupation d'un substrat psychique réel, naturel et transcendant. Et par conséquent, on peut dire que la pensée de Lipps, même après les *Recherches logiques*, demeure, au fond, une psychologie métaphysique de l'âme. En revanche, il est vrai que Lipps ne fait rien d'autre, ainsi, que reproduire, plus explicitement et systématiquement, un présupposé qui demeurerait celui de Husserl dans la première édition des *Recherches logiques* : à savoir, que l'enchaînement phénoménal des vécus de la conscience n'est que la manifestation apparente d'un processus réel.

Si cette position, attestée par les *Recherches logiques* de 1901, qui consiste à attribuer au flux de conscience un mode d'être qui relève de ce que Husserl, plus tard, nommera « attitude naturelle », et que la réduction transcendantale aura pour tâche de mettre en suspens, doit être caractérisé comme un reste de « psychologisme », alors on peut dire que Theodor Lipps après 1902 demeure psychologue, quoique désormais de manière seulement partielle. Mais il faut ajouter alors aussitôt que Husserl ne le demeure pas moins, et au fond de la même manière, même si cet adossement du vécu phénoménal à une sphère psychique réelle n'est pas souligné par lui avec autant de netteté, dans la mesure où il abandonne purement et simplement la préoccupation d'une interprétation causaliste, explicative, des phénomènes de conscience. En somme, en 1903, il est exact que Lipps est devenu partiellement phénoménologue, mais c'est dans la mesure où Husserl est resté partiellement psychologue, bien que ce dernier le soit, non à la façon d'un psychologue préoccupé d'explication causale, mais à la façon d'un héritier de Brentano, préoccupé essentiellement de descriptions intentionnelles.

Aussi Th. Lipps n'avait-il pas tort de repérer, chez l'auteur des *Recherches logiques* qu'il venait de lire, la rémanence d'un certain « psychologisme ». Cette remarque, formulée avec humour et non sans quelque ironie dans la lettre de décembre 1903, fit réagir Husserl, qui rédigea dès janvier 1904 un texte intitulé : « Ma position vis-à-vis du psychologisme de — Husserl ». Dans ce texte d'auto-interprétation méthodologique, Husserl s'attache à marquer les critères précis qui définissent, selon lui, la frontière entre le psychologisme qu'il combat et la phénoménologie qu'il revendique :

« Ma position à l'égard du psychologisme de — Husserl.

1. La théorie de la connaissance ne doit pas être arrimée à la « méthode transcendantale », bien que la fondation de la logique pure par la psychologie soit impossible.

2. La « fondation psychologique » au sens d'une fondation par la psychologie empirique (science théorique inductive de la vie psychique) est le *psychologisme*. En vertu de cela, la logique en tant que technologie est différente de la *logique pure*. La « logique pure » s'étend aussi loin que la « mathématique pure ». Même erreur dans toute fondation empirique, par exemple sur des principes biologiques d'adaptation au milieu (économie de pensée, etc.). [...]

4. La mise en évidence des contradictions internes de la tentative de dériver les conditions formelles de possibilité de la science en général du contenu d'une science particulière, des vérités formelles à partir de vérités matérielles, des lois a priori



à partir de faits induits, les principes ultimes de l'objectivité possible à partir d'une objectivité factuelle de la constitution psychophysique contingente, ne suffit pas à régler le problème de la théorie de la connaissance. Il faut clarifier la *raison* de l'impossibilité d'une fondation psychologique. [...]

Ces recherches ne peuvent pas être effectuées par une science théorique (mathématique, ou une science matérielle). La théorie de la connaissance ne doit pas expliquer, mais élucider (*aufklären*), c'est-à-dire rendre clair le *sens de la connaissance*, de la science, de l'être, des états-de-choses etc. Tant que le sens de la connaissance scientifique en général n'est pas clarifié, le scepticisme règne en toute science. [...]

6. Je fonde la théorie de la connaissance sur la phénoménologie, sur l'exploration (*Erforschung*) analytique et abstraite des données de la perception « interne », c'est-à-dire adéquate.

Le *phénoménologue* analyse des données dans sa conscience, accomplit sur elles des opérations d'abstraction, il constate avec évidence des connexions internes, mais jamais il n'affirme quoi que ce soit sur ses vécus, ou sur les vécus de quelque autre individu que ce soit. Le Je n'est pas pour lui un donné, aussi peu que corps et arbre. Cela tombe sous le coup du doute (*Skepsis*) cartésien.

Ce n'est que par l'aperception empirique que le phénoménologique reçoit sa signification subjective, c'est seulement par elle qu'il devient un « vécu » au sens propre ; quelque chose, qui est quelque chose pour un Je, s'inscrit dans une réalité objective de type chosique. C'est par là seulement que le phénoménologique acquiert une signification psychologique. A cette nuance apparemment mince sont <liées> des modes de considération fondamentalement différents. »<sup>24</sup>

Cette mise au point particulièrement nette de janvier 1904 met en évidence, de manière tranchée, la différence entre le mode d'appréhension proprement phénoménologique et le mode d'appréhension psychologique, puisque Husserl distingue, pour passer du premier au second, la nécessité de faire intervenir ce qu'il nomme « l'aperception empirique », c'est-à-dire l'acte d'appréhender l'immédiatement donné comme un fait empirique, relevant de l'expérience objectivante ordinaire. Il déclare expressément que c'est ce mode d'appréhension qui confère au donné phénoménologique le statut d'un « vécu », c'est-à-dire d'un événement psychique, qui s'insère dans « une réalité objective de type chosique ». La nouveauté est donc ici, par rapport au texte de 1901, que le statut de vécu psychologique est conçu et présenté comme le résultat second d'une interprétation particulière, d'une réinterprétation seconde du phénoménologique, c'est-à-dire du phénomène à l'état immédiat. Le Husserl de 1904 est très attentif à détacher l'acte de connaissance que la phénoménologie analyse du cadre conceptuel propre à la terminologie et au mode d'appréhension de la psychologie : les données de la perception interne ne doivent pas être considérées comme étant en elles-mêmes « subjectives », ce terme ne peut désigner tout au plus qu'une « signification », produit tardif de l'aperception empirique ; et le donné strictement phénoménologique n'est pas un « vécu », ni ne renvoie à un quelconque « Je ». A cette date en effet,

24 E. HUSSERL, Lettre à Lipps de Janvier 1904 (copie de J Daubert) (extraits) ; Cf. *E. Husserls Briefwechsel*, Hua Dok. III,II, p. 122-125 (*passim*).

et jusqu'en 1908 au moins, Husserl conçoit les données immédiates de l'expérience consciente comme anonymes, dépourvue de tout rattachement ontologique évident et immédiat à une quelconque égoïté.

La conception strictement essentialiste et eidétique de l'objet de la phénoménologie que Husserl défend ainsi au début de 1904, correspond exactement à la définition révisée qu'il donnait de sa méthode, comme réduction phénoménologique, dans le cours intitulé « Théorie générale de la connaissance » (*Allgemeine Erkenntnistheorie*) à l'hiver 1902-1903 : le donné phénoménologique se réduit au seul *acte de conscience actuel*, tel qu'il apparaît et est vécu, indépendamment de tout rattachement à un objet existant ou à quelque sujet pensant que ce soit. Au moment même, donc, où Theodor Lipps s'efforce de rapprocher sa méthode de l'approche phénoménologique illustrée par Husserl, en redéterminant l'objet de sa psychologie en termes d'apparaître immédiat, ce dernier ne cesse de s'éloigner plus radicalement encore de toute appréhension psychologisante de l'acte de conscience, en répudiant explicitement et totalement les présupposés que comportait encore le psychologisme résiduel des *Recherches* de 1901

\*

Dans ces conditions, on comprend bien l'intérêt très vif que Lipps attachait, à l'hiver 1903-1904, à l'idée d'une rencontre directe avec Husserl, auquel il écrivait à la fin de sa lettre de décembre :

« C'est bien volontiers que j'aimerais à l'occasion m'entretenir de ceci ou cela directement avec vous. Si seulement Göttingen ne se trouvait pas aussi totalement à l'écart de mes circuits ! Mais vous n'allez sans doute pas toujours rester à Göttingen. Je n'arrive vraiment pas à vous imaginer à côté de Müller, ni de Baumann. »

Mais on comprend bien également combien était déjà nette la divergence méthodologique que Husserl instaurait alors entre sa propre méthode d'approche de la conscience cognitive, et toute espèce de psychologie *en général*. On peut faire l'hypothèse que c'est la convergence, au même moment – printemps 1904 – de cet attrait exercé par Husserl et ses recherches sur Lipps, et sur son groupe de jeunes psychologues munichoïses, et de la coupure méthodique franche pratiquée par Husserl à l'égard de toute appréhension encore psychologisante de l'intentionnalité, qui motiva l'invitation adressée à Husserl, de venir présenter à Munich un aspect de son travail. C'est dans ce contexte en effet que se situe la visite occasionnelle rendue par Husserl, qui était déjà depuis 1902 en relations régulières avec l'un des élèves Lipps, Johannes Daubert, à l'« association psychologique » (*psychologischer Verein*) instituée par Lipps à l'université de Munich.

Cela permet de comprendre enfin comment les élèves directs de Th. Lipps prirent aussitôt une vive conscience de l'incompatibilité profonde entre les approches des deux maîtres. La découverte du radicalisme husserlien, et de son objectivisme de l'*a priori*, qui rendait enfin possible une exploration de l'intentionnalité consciente *libre de toutes les hypothèses relativistes liées au psychologisme*, produisit ainsi sur les jeunes psychologues munichoïses – Pfänder, Daubert, Geiger, Reinach en particulier – l'effet que l'on sait : confirmés dans la conviction que la phénoménologie des *Recherches logiques* ouvrait une voie nouvelle à la théorie de la connaissance et de l'être, il leur fallait désormais se détacher de la psychologie lippsienne, et se livrer à une critique radicale de ses

présupposés.

\*

Husserl arriva à Munich le 26 mai 1904, et y demeura jusqu'au 30. Sa conférence eut lieu le lendemain de son arrivée, le 27 mai, et portait, d'après les témoignages, « sur l'imagination (*Phantasie*) et la conscience du temps ». Il s'agissait des thèmes dont Husserl venait de traiter, au cours du semestre précédent, à Göttingen devant ses étudiants. Cette conférence avait donc le caractère et le style d'une séance de séminaire, au cours de laquelle Husserl pouvait donner un aperçu exemplaire de l'application de sa méthode, et non celui d'un exposé synthétique de résultats ou de thèses considérés comme acquis. De fait, l'exposé fut suivi d'un long entretien, dont il est vraisemblable qu'il fut assez passionné : commencée vers vingt heures, la soirée philosophique se prolongea jusqu'à... trois heures du matin !

Le lendemain, Husserl fut invité à déjeuner et dîner chez Theodor Lipps lui-même, et la cordialité franche de la rencontre et des échanges en fut d'autant renforcée. Si bien que les relations entre Husserl et Lipps, qui auraient pu rester distantes, ou du moins formelles, voire même s'aigrir en raison du ton critique dont elles étaient empreintes à leurs débuts, prirent un tour fécond et libéral, Lipps sachant reconnaître – non sans générosité – la pertinence et l'intérêt des arguments de son collègue.

\*

Le débat philosophique entre Lipps et Husserl est donc assez paradoxal, à plus d'un titre. Il est d'abord unilatéral, puisqu'il consiste principalement dans la réfutation critique du psychologisme naturaliste initial de Lipps, par l'auteur des *Prolégomènes à la logique pure*. À cette critique, Lipps semble n'avoir pas répondu par une contre-réfutation, mais, fort intelligemment, par une révision partielle de sa position méthodique fondamentale. Après la publication du second tome des *Recherches logiques*, il donne à sa psychologie une tournure phénoménologique au moins partielle. Mais le Husserl qu'il s'efforce de rejoindre a déjà changé, et a, au même moment (1902–1903), radicalisé sa propre position méthodologique par l'autocritique de son propre psychologisme résiduel des commencements. Pour la seconde fois par conséquent s'affirme entre eux une divergence fondamentale. Et lorsque leur dialogue s'établit, enfin, de manière plus directe, d'une part par un échange épistolaire, et d'autre part par la rencontre vivante de mai 1904 à Munich, le débat à nouveau se déplace, puisqu'il est désormais pris en charge par les élèves de Lipps, qui se détachent de lui et soumettent sa méthode à la critique. Et c'est désormais, à partir de 1904, à l'intérieur du courant phénoménologique naissant que se poursuivra ce débat problématique entre phénoménologie pure et psychologie descriptive.

---

Jean-François LAVIGNE

Université Paul Valéry, Montpellier